



III

RUE LALAHOUM




CE soir-là, j'avais suivi une bande de mauvais gars, compagnons de hasard, en une de ces « bombes » qui ne vous donnent aucun plaisir, mais que l'on suit tout de même, parce que c'est une

chose convenue, parce que cela se doit. C'était même ma première « bombe » dans Alger. Il y avait là deux futurs ministres de la République, un futur académicien et quelques seigneurs de moindre impor-



tance : le plus âgé de nous tous avait bien vingt-cinq ans. C'est toujours absurde de se mettre en bande. Mais particulièrement pour ce genre d'expéditions nocturnes. Si l'on veut bien voir, bien jouir de ce que l'on voit, si l'on est un artiste et un voluptueux, il faut être seul...

Comme nous étions très neufs dans le pays, — ce qui s'appelle des « nouveaux débarqués » — nous avons pris pour nous conduire un vague ruffian qui répondait au nom de Lagoun, coquin difforme et gibbeux, aux longs bras et aux longues jambes, l'air d'un esclave de la comédie antique, ou d'un de ces mimes grotesques, encapuchonnés dans un manteau carthaginois, dont certaines statuettes de Pompéi reproduisent la bizarre silhouette. Avec un mépris à peine déguisé pour nos personnes, ce Lagoun nous fit faire automatiquement la tournée imbécile et traditionnelle des touristes. Et comme la « belle Fatma »



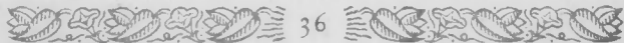
était une pièce importante de cette tournée, nous allâmes donc chez Fatma. Je ne sais si Fatma existe encore. Je crois bien que oui. Car il faut dire que cette Fatma est moins une personne qu'une fonction, dans laquelle on se succède comme au gouvernement général de la colonie. Et ainsi Fatma est immortelle.

Celle qui en remplissait l'emploi, en ces temps lointains, était une Juive outrageusement plâtrée et qui devait toucher à l'âge de la retraite. Ses rides s'accusaient sous l'épaisseur du fard qui rougissait ses joues d'une couleur de bougie rose ; sa taille empâtée faisait craquer son corset de velours violet soutaché d'or ; elle semblait massive et pesante : un vrai régal de tirailleur. Son logis n'était guère plus avenant ! Elle habitait dans le quartier du vieux port, rue des Trois-Couleurs, une maison européenne qui n'avait de mauresque qu'un



mobilier de bazar. On nous introduisit dans une espèce de salon carrelé, fort exigü, tendu d'andrinople et encombré de coussins de pacotille. Et, tout de suite, à un clignement d'yeux de Lagoun, une négresse affreuse nous apporta sur un vaste plateau de cuivre le café maure obligatoire, les *bastos* et les cigarettes au musc. Au milieu de toutes ces splendeurs, la divinité du lieu nous parut aussi sotte que prétentieuse. Un peu inquiète à la vue de notre horde qui lui salissait ses tapis, Fatma se mit à faire sa princesse. Rengorgée sur un divan, elle prit une physionomie hiératique d'idole et, nous tenant à distance par des regards sévères, elle sembla s'offrir à nos admirations.

Car il était entendu que nous venions uniquement pour contempler la beauté de la célèbre Fatma. Et « la belle Fatma », c'était cela, cette grosse femme fardée et lourde de graisse ! Nous en fûmes stupides





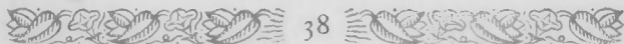
de déconvenue et fort embarrassés de notre attitude, voire de nos paroles. Cependant nous étions dans le salon de Fatma, nous avions cet honneur!... En Français galants, nous jugeâmes convenable de lui adresser quelques compliments, et, puisque, enfin, nous étions dans un salon, d'amorcer une conversation spirituelle. Mais la dame ne se prêtait nullement à ce petit jeu. Nous en fûmes pour nos frais. Malgré tout leur esprit, les deux futurs ministres et le futur académicien ne trouvaient que des pauvretés, des facéties lugubres et qui sonnaient faux. Cela devenait tout à fait absurde. Qu'est-ce que nous faisons là, grands dieux!... Pour me donner une contenance, j'allumai une cigarette, tandis que, derrière une portière, Lagoun et la négresse s'esclaffaient à petit bruit, en dévisageant ces Roumis stupides... Bientôt le grotesque de la situation nous fut tellement intolérable que, de guerre lasse, un des





futurs ministres se leva, et, frappant le carrelage du bout de sa canne, leva la séance, d'autorité. A sa suite, nous décampâmes assez impoliment, sans même un mot pour Fatma. L'unique gloire que nous tirâmes de cette visite fut de payer très cher de mauvais *bastos* et un plus mauvais café....

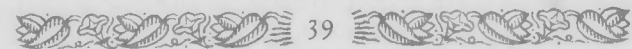
Et la promenade rituelle continua à travers les petites rues du quartier de la Préfecture, — spectacle d'un pittoresque un peu rude, mais qui avait alors, pour moi, toute une fraîcheur de nouveauté et qui me consola de notre banale visite à Fatma. A cette heure-là, ces petites rues étroites étaient à peu près désertes, fenêtres et portes closes, et cela ajoutait à l'air mystérieux de ces vieux logis mi-européens, mi-mauresques. Nous longions des murailles toutes blanches, violemment éclairées par la flamme d'un bec de gaz, de





grandes surfaces nues, où, çà et là, s'encadrant un beau portail au cintre surbaissé et aux jambages de marbre blanc. Puis, la ruelle devenait un couloir coudé plein d'inquiétantes ténèbres. Nous cheminions ainsi quelque temps dans le noir, et l'on émergeait brusquement à la lumière, devant une haute muraille enduite de chaux et que dépassaient des branches de bananiers : une oasis secrète poussée là entre ces murs de prison et ces pavés aux relents d'immondices... Un peu plus loin, une lueur vive comme d'une bouche de four, dont le rougeoiement illuminait la paroi d'en face. C'était une bodega espagnole, d'où s'échappaient des flonflons de guitare et où nous entrevoyions, dans une chaude pénombre, des groupes de joueurs ou d'ivrognes attardés....

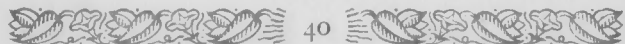
Et ces petites rues portaient des noms imprévus et charmants : rue du Centaure, rue du Sagittaire, rue Eginaïs, rue Nava-





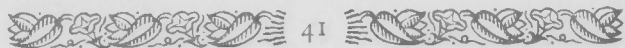
rin, rue Sophonisbe... Après mille détours, nous débouchâmes sur la place Bab-el-Oued et nous nous engageâmes dans la rue Sidi-Hellel, puis dans la rue Lalahoum... Cette rue Lalahoum me parut un lieu tout à fait farouche et, d'ailleurs, admirable : ces petites portes hérissées de clous et percées de judas, ces linteaux où se détachaient en relief le croissant de Tanit ou les cinq-doigts contre le mauvais œil, ces étages en surplomb avec leurs poutrelles en troncs de palmier, et cette saleté magnifique, ces odeurs véhémentes qui montaient des caniveaux, ces troupeaux de chats qui se battaient sur des vidanges de poissons, — le tout flottant dans des effluves de poivre et d'encens : cela suffit pour me griser de couleur locale et me disposer aux plus exotiques émotions...

Notre guide nous arrêta devant une maison qui me parut très haute et très grande et





tout particulièrement ténébreuse. Il heurta du marteau, et les coups sonnaient étrangement dans le silence et dans la noirceur opaque. On n'ouvrait pas. Lagoun frappa plus fort. Nous-mêmes, brandissant nos cannes, nous nous mîmes à taper contre la porte, en poussant de vagues vociférations. Enfin la barre glissa et, dans l'entre-bâillement de la porte, nous vîmes surgir une effrayante vieille au visage tout mangé de rides et qui élevait au bout de son bras maigre une lampe de cuivre à plusieurs becs. A la vue de Lagoun, elle se mit à pousser des cris perçants et à l'invectiver avec violence. Ces rauques paroles arabes, ce brusque jaillissement d'injures nous firent hésiter un instant. Elle était superbe cette vieille, sa lampe à la main, toute frémissante de fureur, les peaux flétries de sa gorge tremblant dans l'emportement de ses cris et de ses gestes : c'était la femme nomade, dressée au seuil de la tente, la gorge





pleine de malédictions contre l'envahisseur. Mais Lagoun la poussa doucement et, derrière lui, nous nous précipitâmes, en redoublant nos vociférations, pour nous donner une contenance et faire les braves.

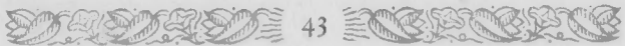
Autant que nous pouvions en juger à la lueur de la lampe que tenait la vieille, nous nous trouvions dans un patio assez vaste, mais si noyé de nuit que nous n'y découvrions aucune issue, ni couloir, ni escalier par où grimper au premier étage, qui nous parut le seul habité.... Tout à coup, au milieu du tapage, une porte s'ouvrit sur la galerie supérieure et, dans le halo rouge dessiné par la porte, nous vîmes paraître la dame du lieu. C'était la première fois que je voyais une courtisane indigène. Cette sauvagerie mêlée de pompe barbare me fit une impression singulière, où il y avait de la répulsion, de la curiosité et quelque chose qui ressemblait à du respect. Celle-là était une fille du Sud, une Ouled Naÿl sans





doute. Sa silhouette et son profil se dessinaient en pleine lumière, son maigre visage encadré d'une infinité de petites nattes comme les perruques que portent les femmes peintes dans les hypogées d'Égypte, la haute coiffure en forme de klaft, et, sur une jupe brochée d'or, une profusion extraordinaire de pendeloques, les pieds et les bras sonnants de lourds anneaux incrustés de cabochons.

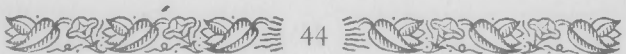
D'un air sacerdotal, elle s'appuyait des deux mains sur la balustrade en bois de citronnier, qui faisait le tour de la galerie, et elle nous disait je ne sais quoi sur un ton d'irritation qui montait à chaque parole. L'avions-nous dérangée dans un tête-à-tête intime ? J'avais le sentiment qu'un homme était là, dans la chambre au rouge halo. D'autres peut-être, en compagnie de créatures mystérieuses, occupaient les cellules voisines. Le long de la galerie, des portes éclairées s'entre-bâillaient. Nous ne nous





sentions pas très à l'aise, d'autant plus que la fille aux cheveux tressés commençait à hurler contre nous et que la vieille, reprise par un accès de fureur, la soutenait de ses cris. Toutes deux, à de certains moments, semblaient s'acharner en particulier contre Lagoun. Leurs bras tendus le désignaient, leurs ongles en bataille semblaient vouloir le griffer. Et leurs injures que nous ne comprenions pas étaient cinglantes comme des coups de fouet, brûlantes comme des fers rouges. Et puis elles se retournaient contre nous, en un crescendo de colères et d'exécutions. Finalement, les autres portes s'ouvrirent, des femmes se montrèrent, et, derrière elles, des hommes à demi dévêtus, aux faces patibulaires. Nous nous enfuîmes sous les huées....

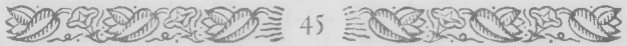
Dehors, nous demandâmes à notre guide des explications sur cet étrange accueil. Lagoun se répandit en phrases évasives : ces dames étaient occupées... et puis nous





les avions indisposées sans doute par notre tapage.... Je crus comprendre qu'il y avait autre chose : une histoire d'argent entre ces femmes et cet individu, quelque friponnerie commise par ce ruffian. Et puis surtout le mépris profond de la fille d'Islam pour le Roumi, une véritable hostilité contre nous, une haine fanatique, que la nécessité ou l'avarice peut faire céder un instant, mais qui ne désarme jamais.

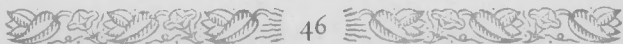
J'étais honteux, — honteux de moi autant que de mes compagnons. Je les plantai là sans plus d'explications. Et je m'en revins solitairement vers mon logis, en longeant la mer, par cette terrasse de l'Amirauté où j'ai si souvent promené mes rêves, assisté aux jeux de l'ombre et de la lumière. L'embrun nocturne me rafraîchissait les tempes, et, dans ce noir illimité, dans ce grand calme, que rompaient seulement, par intervalles, le brisement des vagues





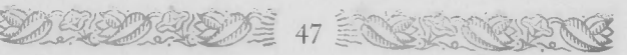
contre les écueils ou le jet lumineux d'un phare, je retrouvais la paix intérieure, propice à la méditation.

Alors, repassant dans mon esprit les misérables aventures de cette nuit, je me sentis tout à coup humilié dans ma conscience de Roumi et d'Européen. Je sentis l'absurdité et le ridicule de la « fête », telle que nous la comprenons et la pratiquons, hélas ! La bêtise, la frivolité, la futilité, la vanité, le mensonge surtout de la prostitution occidentale. Paris, Montmartre, « la petite femme » et ses multiples incarnations, depuis la grisette romantique, en passant par la lorette et la cocotte, jusqu'à la grue de ce temps-là : tous ces noms imbéciles qui disent le néant de la chose !... Et, au milieu de ma confusion, je vis se dresser devant moi la grandeur quasi sacrée de la prostitution orientale. Je songeais à cette femme de la rue Lalahoum qui, d'un air de prêtresse, dans toute la pompe barbare de son





accoutrement, se penchait sur la balustrade en bois de citronnier, — et même à cette lourde et vaniteuse Fatma qui, rengorgée sous ses fards et ses mines impassibles d'idole peinte, dédaignait nos facéties, soulignait du regard nos grossièretés de Roumis et l'ordure de nos bottes sur ses tapis.... Elles me ramenaient au plus lointain des âges africains, aux prostitutions rituelles dans les temples, lorsque le geste sexuel était une chose profondément sérieuse, un geste religieux, et l'amour un mal terrible ; lorsque les hommes croyaient que l'acte de la génération aidait à la fécondité de la terre, à l'éclosion des germes. Le printemps humain excitait le printemps terrestre. L'homme donnait l'exemple à la nature : se répandre, *sacrifier* un peu de soi pour augmenter les formes de l'être, pour multiplier les richesses et les nourritures terrestres. La fornication était un hommage à la vie, une offrande aux dieux

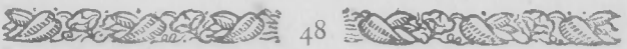




de la fécondité. De toute la puissance de ses muscles, de toute l'abondance de ses sèves, il s'associait à l'élan vital.

Et, en même temps que le caractère sacré, je comprenais le caractère tragique de l'acte. Dans ces pays d'extrême ardeur et d'extrême stérilité, le besoin sexuel est tragique comme la faim et la soif, et son apaisement, nécessaire comme la nourriture. La courtisane est celle qui désaltère et qui rassasie, celle qui apaise, qui, sur les nattes fraîches de son gourbi, donne le repos, après la longue course épuisante sous le soleil dévorateur.

Ce besoin, je l'avais lu, dès mon arrivée, dans les yeux trop brillants et dans les gestes fébriles de ces Africains. Une fatalité, faite de toutes les flammes de la terre et du ciel, pesait sur eux. Je comprenais pourquoi leur Prophète leur a ménagé dans son paradis de fabuleux harems, où la volupté charnelle s'exalte jusqu'à l'extase,





— et pourquoi, dès ici-bas, il leur permet les femmes, les fleurs et les parfums.


Déjà, cette tyrannie de l'instinct, je la sentais sur moi aussi. J'allais la subir de plus en plus. Quelle honte ! Être courbé sous cette dure loi ! Mais le soleil, la lumière, la joie éparse dans l'air me poétisaient d'avance cet esclavage, faisaient comme un mirage affolant autour de cette misère de la chair. Je pressentais quelque chose d'impérieux et d'écrasant, de funeste peut-être, et pourtant de léger et de suave....





IV

DU REMPART MÉDÉE A LA RUE BARBEROUSSE

ETTE promenade nocturne, à travers le labyrinthe de la haute ville, je l'ai faite périodiquement, pendant des années, et tel était pour moi le charme réellement inépuisable de ces petites rues indigènes que, chaque fois, j'y goûtais le plaisir de la découverte.

Vers dix heures du soir, j'escaladais les



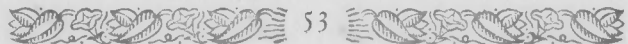



marches de la rue Médée et, par des chemins très compliqués, après avoir coupé la rue de la Porte-Neuve, par la rue Kléber et je ne sais plus combien de ruelles tortueuses, grimpantes, descendantes et remontantes, j'atteignais enfin la rue Barberousse, terme lointain de cette expédition. J'étais seul, afin de mieux savourer mes émotions. La nuit propice, le silence se prêtaient merveilleusement à toute espèce d'évocations, favorisaient même la méditation. J'allongeais ma route à dessein, espérant à chaque pas de l'imprévu ou de l'inconnu, quelque chose de nouveau, qui amusât ma fantaisie, quelque chose qui émergeât brusquement des ténèbres, qui me donnât un petit frisson de crainte avec le plaisir de l'étrangeté. Et cette longue flânerie à travers les ruelles mystérieuses, encore chaudes de l'ardeur diurne et chargées de mille effluves d'animalité, irritait l'appétit de mes sens. Comme le chamelier,



comme le marchand de moutons, ou le roulier qui revient du Sud, je m'en allais, en quête de l'apaisement, vers le commun abreuvoir d'amour. Je méprisais de plus en plus la misérable débauche, la petite corruption, la petite dépravation de l'Occidental. Je voulais que ma luxure fût un besoin profond, qui trouvât en lui-même son excuse et sa joie, un instinct primitif et fort, comme celui de l'homme rude qui a longtemps peiné sous le soleil....


Et pourtant, si tyrannique que fût le commandement de ma chair, je ne pouvais faire taire mon cerveau, qui n'était tout de même pas celui du chamelier ou du roulier du Sud. J'éprouvais une sorte d'ivresse très complexe faite d'excitation et de plénitude physique : sentiment d'équilibre et de bien-être éminemment instables, qui aspiraient à une rupture violente et délicieuse. Mais il s'y mêlait toute espèce d'ingrédients intellectuels. D'abord une jouissance d'exotisme.





Je passais pour ainsi dire sans transition de la ville européenne à la ville indigène. Je sortais d'un bar, ou d'un hôtel cosmopolite, où, sous les lampes électriques, j'avais laissé des dîneurs en toilette de soirée, — et je tombais brusquement parmi des loqueteux en burnous. D'un saut j'avais franchi des siècles. Je m'offrais la délectation de passer ainsi à volonté d'une civilisation à l'autre. Je me plongeais joyeusement dans la barbarie, non par un raffinement de corruption, mais avec la certitude obscure que, là, étaient la force et la joie... la santé, le salut!...

Et puis bien autre chose encore : ces ruelles enchevêtrées de la Casbah, un véritable bouquet d'histoire et de légende. Leurs noms seuls enchantaient mon imagination... Quel est l'officier de bureau arabe, le rond-de-cuir désœuvré et romantique, qui, au temps de la Conquête, inventa ces noms extraordinaires ? Il mériterait de



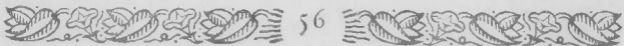
donner le sien à quelque boulevard de l'Alger moderne.

Rue de la Mer rouge, rue des Pyramides, rue de la Girafe, rue du Palmier, rue de la Grenade!... C'est l'Afrique du « Tour du monde » et des livres d'images — oasis, caravanes, chameaux et chameliers, explorateurs et tueurs de lions. Là-bas, rue des Lotophages, me voici en pleine antiquité homérique... Les Syrtes de Libye fument derrière la ligne des sables. Ulysse et ses compagnons débarquent sur l'inhospitalière côte africaine... Rue Hannibal! On songe à Carthage, on voit Salammbô qui danse, sur sa terrasse, au clair de lune, devant le golfe endormi... Rue Micipsa, rue Jugurtha, rue Caton, rue Salluste: histoire numide et romaine! Sophonisbe réfugiée dans le harem, à la pointe du rocher de Cirta, boit la coupe de poison envoyée par son amant. Le conquérant latin, le sénateur ou le proconsul se pré-



lasse, à l'heure de la sieste, dans le xyste ou sur le belvédère de sa villa... Rue des Abdérames, rue des Maugrebins, rue Barberousse ! Voici le flot de l'Islam envahisseur, l'Afrique des Croisades, des corsaires, des esclaves et aussi des *Mille et une Nuits*. Et maintenant, dans ce couloir obscur, aux demi-ténèbres douteuses, sous l'enchevêtrement des rondins de thuya qui soutiennent les étages en surplomb, c'est la rue Médée ou, plus sinistre encore, la rue du Diable, — l'Afrique des sorcières et des Djinns, des vendeuses de philtres, des incantations et des maléfices.

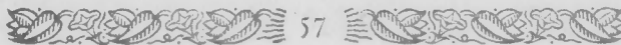
Il y en avait une surtout qui m'émotionnait et dont la traversée durait bien cinq minutes, — cinq minutes pendant lesquelles je n'étais pas très rassuré, mais que je prolongeais le plus possible, parce qu'elles me faisaient parcourir une gamme extraordinaire d'impressions. Derrière un angle





saillant de muraille, la lueur parcimonieuse d'un bec de gaz rendait plus opaque la noirceur nocturne. Je cheminai presque à tâtons, dans ce désert, ce labyrinthe aux anfractuosités de coupe-gorge, avec l'appréhension perpétuelle d'une mauvaise rencontre, d'une agression soudaine. Mais rien ! — rien que mon ombre devant moi et le bruit de mes pas dans cette tranchée sonore comme un puits. J'ai oublié le nom de cette ruelle sinistre. Je me souviens seulement qu'elle symbolisait pour moi le maximum de la sauvagerie.

Je l'avais traversée de jour et je savais que, des deux côtés, il y avait des étalages de boucherie, des échoppes si rapprochées qu'on frôlait, au passage, des choses innombrables, des loques rouges et violacées, au milieu de quelles odeurs ! C'était d'une violence extraordinaire !... La nuit, toutes ces échoppes étaient fermées, les auvents rabattus. Mais les relents des viandes et du





sang répandu vous poursuivaient. Cette odeur-là devait flotter dans le voisinage des temples antiques, comme aujourd'hui encore à Stamboul, autour de certaines mosquées... Je hâtais le pas, avec le presentiment que le cauchemar touchait à sa fin. Et, en effet, je débouchais sur un étrange carrefour, que je connaissais bien, une placette vaguement triangulaire, espace minuscule, étranglé entre de hautes murailles qui, de jour, ne découvraient qu'un petit coin de ciel, au sol inégal et au pavé glissant, coupé d'escaliers capricieux se chevauchant les uns les autres. Dans un angle, une fontaine, dont j'entendais le glouglou et, dépassant une muraille, un arbre poussé là par miracle, un cyprès ou peut-être un palmier, je ne sais plus, mais enfin un arbre, qui, avec la fontaine, formait un ensemble charmant... Je m'arrêtais. J'écoutais, l'oreille tendue à des bruits de pas. Personne ! J'étais seul. Je pouvais





croire que ce décor oriental était planté pour moi seul, — et que j'étais le maître de la ville et de la nuit...

Et puis la griserie physique me reprenait, le besoin d'errer, de courir, comme ces chats efflanqués que je voyais filer le long des murs et s'engouffrer d'un bond sous les voûtes des impasses, en poussant des miaulements suraigus... Et j'arrivais à une longue rue montante et serpentante, dont j'ai aussi oublié le nom, mais dont chaque porte s'ouvrait sur une cellule sinistrement éclairée d'un lumignon, découvrant des choses pauvres et lamentables, un grabat, des guenilles sordides qui pendaient. Et, sur les seuils, des femmes accroupies, des couples qui chuchotaient ou s'injuriaient bruyamment. Pas d'éclats de rire, pas de plaisanteries joviales, mais des dents serrées, des figures contractées, des yeux hagards. Ce qui se traitait là était une affaire sérieuse : la tragique luxure





africaine... Mais, si rude que fût ce milieu, si brutale cette humanité, nulle bassesse, nulle vulgarité ne s'y mêlaient pour moi. Tout cela se rattachait au souvenir de rites perdus et de civilisations lointaines. Par ces nuits brûlantes, l'ardeur de mes veines exaspérait encore l'ivresse de mon imagination. Je revivais tout un passé hallucinant, non plus comme l'autre fois, sur le quai de l'Amirauté, en des visions illusoire, mais en réalité. Ce n'était pas un vain déguisement, une figuration créée par ma fantaisie : ces femmes voilées jusqu'aux yeux, ces hommes long drapés, dont les pieds nus s'épalaient sur les dalles, ces cothurnes de cuir soufre, ces paquets de cierges bariolés, ces pains qui reproduisaient l'image mystique de Tanit, tout ce qui se montrait aux devantures des petites échoppes encore ouvertes, — tout cela m'introduisait dans des mœurs plusieurs fois millénaires.





A l'approche des lieux de plaisir, les ruelles s'animaient. Cela devenait une foule de plus en plus dense. J'observais les gestes humains, cette façon de s'aborder, de se saluer, les doigts au front et au cœur, de s'entre-baiser aux épaules. Et les nourritures étalées, les parfums, les effluves d'encens et de bois odoriférants, mêlés aux relents des urines et des immondices stagnantes. Au milieu de tout cela, les conteurs des cafés maures parmi les visages attentifs, le seuil d'une mosquée ou d'une maison de bains, où brûlait une lanterne : tout se tenait, se répondait, — les besoins, les usages, les vêtements, les croyances, les âmes. J'entrais dans un monde clos, un monde très vieux où la durée avait fini par s'abolir. La roue du Temps s'arrêtait. C'était la pure contemplation.

Et puis à ce paroxysme de mon cerveau répondait le paroxysme de mon corps. Subitement, au sortir de cette rue obscure





qu'habitaient les servantes de la Déesse, j'étais aveuglé comme par une lueur de brasier, dont le reflet dansait sur les murs blancs d'un carrefour : l'endroit où la rue Barberousse s'embranché sur la grande rue de la Casbah. Il y avait là une foule grouillante, des cafés violemment éclairés. On entendait un halètement perpétuel de tambourin, comme le ahannement de la peine d'amour et le rythme assourdissant du plaisir, — et par-dessus ce sourd grondement de la derbouka, la mélodie aiguë de la flûte libyque. Partout, saturant l'air, des odeurs de poivre et de saumure. Des bouffées d'air chaud qui vous soufflaient de la poussière au visage. Une atmosphère embrasée et démoniaque, un tumulte enragé. Je me jetais joyeusement dans la fournaise....

